

M. A. BENNETT

PARTIE DE CHASSE

STAGS

bayard

STAGS

M. A. Bennett est née à Manchester et a grandi dans le Yorkshire. Après des études d'histoire à Oxford et à l'université de Venise, elle s'est consacrée à l'écriture et au cinéma, ses deux passions. *S.T.A.G.S Partie de chasse* est son premier roman.

*À Conrad et Ruby,
Médiévaux et Sauvages quand il le faut*

Illustration de couverture : © Jonas Hafner/EyeEm

Ouvrage initialement publié par Hot Key Books

sous le titre : *S.T.A.G.S.*

© 2017, M. A. Bennett

© 2018, Bayard Éditions pour la présente édition

18, rue Barbès – 92128 Montrouge

ISBN : 978-2-7470-8853-4

Dépôt légal : novembre 2018

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

M. A. BENNETT

PARTIE DE CHASSE

STAGS

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Mireille Vignol

bayard

Trace the deer to its lair
« Remonter la piste du cerf jusqu'à son refuge »
Master of Game, Édouard de Norwich, 1373

STAGS

(I)

1

Il n'est pas impossible que je sois une meurtrière.

Toutefois, comme je n'avais pas l'intention de tuer, j'imagine que j'ai commis un homicide involontaire, ce qui, strictement parlant, fait de moi une « homicide » involontaire, mais je ne crois pas que ce mot existe. Quand j'ai obtenu ma bourse d'admission à STAGS, mon ancienne directrice m'a dit : « Tu seras la plus intelligente de ton nouveau lycée, Greer MacDonald. » C'est peut-être vrai, c'est peut-être faux. Mais je suis assez intelligente pour savoir qu'« homicide involontaire », ça n'existe pas.

Qu'une chose soit bien claire – avant que vous perdiez toute compassion pour moi –, je n'ai pas tué de mes propres mains. Nous étions en groupe. J'ai contribué à donner la mort, certes, mais je n'étais pas seule. J'ai tué comme dans une chasse à courre. Même en meute, tous les participants sont individuellement responsables de la

mort du renard. Il est impossible de déterminer quelle bête l'a déchiqueté, mais tous les chiens et tous les cavaliers en élégante veste rouge participent à la mise à mort.

Je viens juste de me trahir. Vous avez repéré la faute ? Ces gens huppés qui pratiquent la chasse à courre sont des « veneurs » et ceux qui sont à cheval ne sont pas de simples cavaliers mais des « boutons », à cause des boutons qui ornent leur veste et qui varient d'un équipement à l'autre.

Chaque fois que j'ouvre la bouche, je me trahis : Greer MacDonald, la Mal Intégrée. Tout ça à cause de mes origines et de mon accent du nord de l'Angleterre. Je suis née et j'ai grandi à Manchester et, jusqu'à l'été dernier, j'allais au collège public de Bewley Park. J'étais parfaitement intégrée à la ville et à l'établissement scolaire. C'est quand j'ai été admise comme boursière à STAGS que je me suis « désintégrée ».

Je devrais vous parler un peu du lycée, car je me rends maintenant compte à quel point le meurtre est lié à ce lieu. STAGS est l'acronyme de Saint Aidan the Great School et c'est véritablement la plus vieille école d'Angleterre. Dans mon ancien collège, pas un seul bâtiment n'a été construit avant 1980. La partie la plus ancienne de STAGS, la chapelle, date de 683, et elle est couverte de fresques. Des fresques ! Bewley Park était couvert de graffitis.

STAGS a été fondée au VII^e siècle par le type en personne : je veux parler de saint Aidan le Grand. Avant que

l'Église décide qu'il était Grand, il n'était qu'un vieux moine ordinaire qui se baladait dans le nord de l'Angleterre en parlant de christianisme à qui voulait l'entendre. Puis il a fondé une école pour l'enseigner et sans doute pour arrêter de vagabonder. Vous pensez peut-être qu'il a été canonisé pour avoir propagé la foi avec tant de zèle, mais ça ne marche pas comme ça, voyez-vous. Il faut avoir réalisé un miracle pour devenir saint. Celui d'Aidan était d'avoir sauvé un cerf en le rendant invisible aux yeux des chasseurs. Le cerf est donc devenu son emblème et celui de l'établissement, d'autant plus que *stags* veut aussi dire «cerfs». Quand j'ai reçu la lettre de convocation à l'entretien, ce sont les bois de cerf que j'ai remarqués en premier, tout en haut de la page, comme deux petites déchirures noires dentelées sur le papier.

Je n'avais jamais vu Saint Aidan the Great School avant cet entretien. C'était une de ces journées ensoleillées d'hiver, le givre scintillait sur les champs, les ombres étaient longues et basses. Mon père a franchi le portail au volant de sa vieille Mini Cooper, puis il a suivi une longue allée dans le parc d'un vert luxuriant. Arrivés devant l'école, nous avons longtemps fixé le bâtiment. Nous avons vu des paysages fabuleux sur l'interminable route entre le Yorkshire et le Northumberland, mais, là, c'était le summum : un vaste manoir médiéval de toute beauté, entouré de douves, avec un petit pont à l'entrée. Ça ne ressemblait pas du tout au quartier général d'un culte malsain, alors qu'en réalité, c'est bien de ça qu'il

s'agit. Le seul indice, si j'en avais cherché un, aurait été la paire de bois placée au-dessus de l'énorme porte.

– *Another Country* : *Histoire d'une trahison*, ai-je dit d'une voix tremblante.

Papa a juste rétorqué :

– *If*.

Mon père est caméraman de documentaires animaliers, mais il adore tous les genres de films, pas seulement ceux sur lesquels il travaille. On en regarde plein ensemble, ça va d'obscurs longs-métrages sous-titrés aux dernières superproductions les plus débiles. Il m'a même nommée en l'honneur de Greer Garson, une grande vedette de l'époque du noir et blanc. Quand il est en déplacement, ou sur des tournages de nuit, j'essaie de rattraper les trente ans d'avance qu'il a sur moi. Nous avons un jeu tous les deux : quand l'un de nous voit quelque chose qui lui rappelle un film, il en donne le titre à voix haute, et l'autre doit en citer un différent, sur le même thème. Là, nous avons donc commencé par ceux sur des écoles privées.

– Et, a-t-il ajouté, *Zéro de conduite*.

– Oh là là, un film français. Ça rigole plus. (J'ai bien réfléchi.) *Harry Potter*, la série de huit, ce qui me donne huit points.

J'étais nerveuse, ce qui n'a pas échappé à papa, bien entendu. Un cinéphile comme lui aurait pu me battre facilement, mais il a sans doute décidé que le moment était mal choisi.

– D'accord, m'a-t-il dit avec un petit sourire en coin, t'as gagné.

Il a levé les yeux sur l'entrée grandiose, avec ses bois au-dessus de la porte.

– Bon, finissons-en.

Je suis entrée. J'ai passé l'entretien, un exam, et j'ai été admise. Huit mois plus tard, à la rentrée, j'ai franchi la même porte, sous les bois de cerf, pour commencer mon année de première.

J'ai vite compris que les bois sont très importants à STAGS. Tous les murs en sont hérissés. Un cerf figure aussi sur l'emblème de l'école, avec la devise *Festina lente* brodée au-dessous. (Non, moi non plus, je ne savais pas ce que ça voulait dire, c'est : « Hâte-toi lentement » en latin.) Dans la chapelle, les fresques dont je vous ai parlé représentent les scènes de la « miraculeuse » chasse de ce fameux cerf, que saint Aidan a rendu invisible. Il y a aussi un très vieux vitrail où on le voit lever le doigt devant la tête inquiète de l'animal, comme s'il lui demandait de se taire. J'ai eu l'occasion de bien observer tous ces détails, car il y a messe obligatoire tous les matins, ce qui est franchement assommant.

En plus de son ambiance plombante, la chapelle est glaciale. C'est le seul moment où je suis contente de porter l'uniforme de STAGS, une longue redingote d'épais velours noir qui descend jusqu'aux genoux, avec une rangée de boutons dorés sur le devant. Autour du cou,

nous avons un collet blanc, et, autour de la taille, une fine ceinture en daim qui doit être nouée selon une méthode particulière. Sous la redingote, nous portons des collants rouge vif, couleur sang. C'est un uniforme plutôt ridicule, mais il a le mérite de tenir chaud.

Vous vous en doutez déjà, STAGS est un établissement religieux. Mon père et moi ne sommes pas du tout croyants, mais on s'est bien gardés de s'en vanter lors de la demande d'inscription. On a peut-être même donné la nette impression d'être pratiquants. À l'époque, je voulais vraiment être admise dans ce lycée. Mon père prévoyait de passer deux ans à l'étranger pour travailler sur un documentaire animalier de la BBC. Si je n'avais pas été prise en pension à STAGS, j'aurais dû aller vivre chez ma tante Karen et, croyez-moi, je n'en avais pas la moindre envie. La directrice de Bewley Park pensait que j'avais assez de matière grise pour obtenir une bourse au mérite à STAGS, et elle avait vu juste. J'ai aussi la chance d'avoir une mémoire photographique, ce qui ne gâche rien. Vous n'avez pas idée à quel point ça m'a aidée pour passer l'examen d'entrée. Mais si j'avais su ce qui allait arriver, je serais allée chez ma tante Karen sans rechigner.

En plus des messes sempiternelles, il y a plein d'autres différences entre STAGS et une école ordinaire. Par exemple, le trimestre d'automne s'appelle *Michaelmas*, celui de printemps *Hilary*, et celui d'été *Trinity*. Autre exemple, les professeurs sont des frères ou des sœurs. Notre prof principal, M. Whiteread, devient donc Frère

Whitread, et notre maîtresse d'internat, Mlle Petrie, Sœur Petrie. On ne parle pas du proviseur, un mec super sympa avec une tronche de père Noël que j'ai rencontré lors de l'entretien, mais de l'Abbé. Et comme si c'était pas déjà assez bizarre, les Frères et Sœurs portent une étrange toge, comme une robe de moine avec une ceinture en cordelette tressée. Beaucoup d'entre eux sont d'anciens élèves et nous rebattent les oreilles d'anecdotes de STAGS à leur époque – qui d'ailleurs, à les entendre, était exactement comme aujourd'hui. Et vu l'état de l'école, je veux bien croire qu'elle n'ait pas changé d'un poil. Les enseignants, tout aussi décrépits, ont autour de la soixantaine. Ça leur donne incontestablement des tonnes d'expérience professionnelle, mais je soupçonne quand même l'établissement de recruter des vieux pour qu'aucun élève ne puisse jamais craquer sur l'un d'entre eux. Aucun danger de voir se développer les liaisons prof-lycéens dont on entend parler sur Internet.

Les sports pratiqués à STAGS sont aussi étranges. Rien d'ordinaire tel que le hockey ou le foot, non... des trucs comme le *five*, sorte de squash qui se joue avec un gant en guise de raquette, ou le vrai tennis disputé dans des courts en bois derrière les terrains de jeu. Ces terrains sont gigantesques, mais ne servent à rien d'aussi banal que l'athlétisme ; ils sont réservés à des activités comme le rugby et la crosse.

STAGS a son propre théâtre, mais vous n'y trouverez aucun décor ou éclairage moderne : c'est une fidèle réplique de scène jacobéenne illuminée par des bougies.

Oui, des bougies. Au lieu de l'allemand ou du français, nous étudions le latin et le grec. La nourriture n'a rien à voir avec celle d'une cantine, entendez par là qu'elle est délicieuse. C'est même incroyable, les repas sont dignes d'un excellent restaurant, loin de la pâtée à laquelle j'étais habituée à Bewley Park. Ils sont servis par des femmes du village voisin, dont la gentillesse est récompensée par le surnom de « sac à bouffe ». Mais la principale différence entre STAGS et une école ordinaire, comme vous l'avez probablement deviné, c'est qu'elle coûte les yeux de la tête. Les parents règlent les frais sans compter et il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre pourquoi. Ce n'est pas pour que leurs petits chéris profitent du théâtre jacobéen, de la piscine olympique, ou du charme incroyable du domaine. Non, ils paient pour que leurs enfants se distinguent des enfants ordinaires.

Les quatre cents premières années environ, STAGS était divisée en quatre maisons seulement : Honorius, Bede, Oswald et Paulinus. Puis, il y a quelques décennies, avec l'incorporation des filles, une nouvelle maison a été fondée pour les accueillir : Lightfoot. Ma lettre d'inscription m'ayant annoncé que les résidences de Lightfoot étaient abritées dans un des immeubles « modernes », je m'attendais à y trouver des boiseries en pin, des baies vitrées et le chauffage central. Il s'avère que le bâtiment a été construit en 1550, avec des vitraux aux fenêtres et des cheminées en spirale complètement dingues. À STAGS, l'an 1550 appartient visiblement à l'ère moderne.

Ma chambre se trouvait au troisième étage, au bout d'un couloir lambrissé style Tudor. Derrière l'énorme porte en chêne, la pièce elle-même était moderne : meubles en aggloméré, moquette bleue. Une fille s'y était déjà installée. Comme j'ai une imagination cinématographique, le scénario de ma première rencontre avec ma camarade de chambre ressemble à ça :

GREER (souriante) : Salut, moi c'est Greer. Et toi ?

La camarade de Greer la dévisage d'un air hautain.

CAMARADE (en levant les yeux au ciel) : Bon Dieu...

Après ça, je l'ai toujours appelée « Bon-Dieu » dans ma tête. Ça me faisait sourire, ce qui était plutôt rare. J'ai appris son nom plus tard : Becca. Folle de chevaux, elle avait des photos de ses poneys au mur comme moi j'en avais de mon père. Peut-être qu'ils lui manquaient autant qu'il me manquait, mais ça m'étonnerait. Ne cherchez pas d'autres scènes de dialogue à ce stade du récit. Il y en aura des tonnes par la suite, mais la vérité, c'est que personne ne me parlait beaucoup à la rentrée. Les profs m'interrogeaient en classe ; les « sacs à bouffe » me demandaient des trucs genre « Frites ou purée, mon lapin ? » (Leurs accents du Nord me rendaient nostalgique.) Et Shafeen, un garçon dans le même groupe d'études que moi, me murmurait à l'occasion quelque chose comme : « La stabilité thermique des nitrates suit la même courbe que celle des carbonates. »

Bon-Dieu avait beau partager ma chambre, elle ne m'a adressé la parole qu'une fois, juste avant les vacances d'automne, le jour où j'ai reçu l'Invitation. Je me dis aujourd'hui que si j'avais eu plus d'amis là-bas – ou des amis tout court –, j'aurais décliné l'Invitation. J'ai peut-être accepté parce que je me sentais seule. Bon, si je veux vraiment être honnête, c'était aussi parce qu'elle venait du plus beau gosse de l'école.

2

Je veux bien sûr parler d'Henry de Warlencourt.

Vous avez peut-être entendu les échos qui circulent maintenant sur le Net, avec cette page Facebook douteuse qu'ils ont publiée pour lui. À moins que vous ayez vu sa photo aux infos. Mais à l'époque, il n'était pas célèbre – ni tristement célèbre – en dehors de son propre cercle. Il paraît qu'il ne faut pas dire du mal des morts, je me contenterai donc de dire qu'à le voir, vous n'auriez jamais imaginé quel monstre il était.

Impossible de me rappeler ce que j'ai ressenti quand je l'ai rencontré. Ce que je sais de lui aujourd'hui prend le dessus sur tout le reste. Disons simplement que je n'avais jamais vu de garçon plus craquant. Grand pour ses dix-sept ans, blond, les yeux bleus et le teint hâlé. Il attirait tous les regards. Même les professeurs semblaient impressionnés par Henry de Warlencourt. Il n'était jamais puni – je ne dis pas qu'il ne faisait pas de bêtises, mais il tirait

toujours son épingle du jeu. Il était comme le revêtement de ces poêles à frire super cool : tout glissait sur lui. Il se croyait invincible. Mais il se trompait.

On ne pouvait pas faire plus british qu'Henry de Warlencourt, en dépit de son nom aux consonances étrangères. Apparemment, un de ses lointains ancêtres s'était battu dans l'armée des Francs lors des croisades, puis s'était installé en Angleterre, où il avait épousé – le hasard fait bien les choses – quelque grande aristocrate qui possédait la moitié du nord du pays. La famille de Warlencourt jouissait depuis lors d'une richesse fabuleuse. Sa maison, Longcross Hall, est un superbe manoir dans la Région des lacs. Je parle malheureusement en connaissance de cause, car c'est là que le crime a été commis.

Comme j'étais au niveau supérieur dans toutes les matières, je les voyais souvent, lui et ses cinq amis proches, dans les cours communs aux premières et aux terminales. On les surnommait « les Médiévaux ». Tout le monde les connaissait car c'était ce groupe de six – pas les adultes – qui contrôlait véritablement ce qui se passait à STAGS.

Les Médiévaux étaient les représentants d'élèves ou préfets officiels de l'école. On les voyait traverser la cour dans leurs uniformes immaculés, leurs longs manteaux noirs claquant dans la brise automnale. Autorisés à choisir la couleur de leurs collants sous leur redingote, ils faisaient valoir ce privilège en arborant des motifs délirants :

imitation léopard, tartan ou damier. Mais ce n'étaient pas seulement les collants qui les distinguaient, c'était aussi une forme particulière de confiance en eux. Ils se prélassaient comme des félins de luxe. Et leur assurance, cette manière qu'ils avaient d'être à l'aise, vous faisait savoir qu'ils avaient grandi dans des lieux qui ressemblaient un peu à STAGS, avec un domaine en guise de jardin et des domestiques pour tous voisins. Des bois aussi, oui, des maisons avec beaucoup de bois de cerfs sur les murs.

Les Médiévaux étaient tous grands, beaux et intelligents comme s'ils sortaient d'un élevage de pur-sang. Ils paraient dans la cour Paulinus, un superbe carré de pelouse impeccable dans un cloître aux arcades élégantes.

Henry de Warlencourt était toujours au centre du groupe, tête blonde bien en vue, comme s'il était ce roi de Versailles, je sais plus lequel, un des millions de Louis. Henry était le soleil, les autres gravitaient autour de lui. Ils se retrouvaient par tous les temps pour lire ou parler et, à la nuit tombée, pour fumer en douce. Quand on parvenait à s'approcher suffisamment du vieux puits de pierre au milieu de la cour, on voyait leurs mégots qui tapissaient le grillage de sécurité, une trentaine de centimètres plus bas. Un jour, j'ai jeté une pièce à travers les mailles pour en évaluer la profondeur, mais je n'ai jamais entendu de *plouf*. J'en ai conclu qu'il y avait tellement de clopes au fond du puits qu'elles amortissaient la chute. Le puits Paulinus ressemblait aux Médiévaux. Charmant d'apparence, répugnant en profondeur.

Henry était le chef des Médiévaux, et Cookson son bras droit. Il s'appelait Henry Cookson, mais il était connu sous son nom de famille car il n'y avait de la place que pour un seul Henry dans le groupe. Il était mignon – ils l'étaient tous –, même s'il ressemblait à une pâle copie d'Henry. Légèrement plus petit, légèrement plus rondelet, les cheveux d'un blond légèrement plus terne. Ses traits étaient moins délicats, son teint plus blême, sa voix plus stridente. Mais ces deux-là étaient inséparables, proches comme des frères dont ils avaient l'apparence.

Le troisième garçon du groupe s'appelait Piers. Il était élégant, sombre, avec un monosourcil qui lui conférait un air perpétuellement contrarié. Il ajoutait de petits accessoires à son uniforme : une montre à gousset, une ceinture de cuir embossé à la place de la fine et brun clair règlementaire, et il portait des souliers fabriqués sur mesure par son bottier de Londres. Piers et Henry étaient amis depuis qu'ils avaient été envoyés au pensionnat de l'école élémentaire de STAGS, à l'âge de huit ans.

Les trois filles, qui avaient beaucoup de traits communs, étaient toutes blondes aux yeux bleus. Nous étudions Homère en cours de grec et elles me faisaient penser aux sirènes : des créatures sublimes qui, sous leurs abords merveilleux, attirent les marins et les entraînent vers la mort. Elles s'appelaient Esme, Charlotte et Lara. Mignonnes, minces, elles paradaient dans leur étrange uniforme ecclésiastique comme à un défilé de mode à Milan. Charlotte était une cousine éloignée d'Henry,

Esme avait quelques gouttes de sang royal, et Lara, qui paraissait tout aussi anglaise que les autres, était issue d'une famille fortunée de l'oligarchie russe. Elles avaient des chevelures souples qui leur retombaient sur un œil, et qu'elles balayaient constamment sur le côté. Mes cheveux bruns, avec ma coupe au carré et ma frange épaisse, ne se prêtaient pas à ce genre de mouvement, mais toutes les autres filles de STAGS (Bon-Dieu y compris, carrément tragique) essayaient d'imiter leur style. Au début, j'ai fait l'erreur de confondre les trois Médiévales en pensant qu'elles se valaient toutes. Si papa avait été là pour jouer à nos devinettes de cinéma, on aurait pensé à *Fatal Games* ou à *Lolita malgré moi*, mais ces films sont bien en dessous de la réalité quand il s'agit de décrire la cruauté qui se dissimulait derrière leurs sourires étincelants. Ces filles n'étaient pas des blondes écervelées, elles étaient ultra-intelligentes, et on ne les sous-estimait qu'à ses risques et périls. Exactement ce que j'ai fait.

Bien sûr, les Médiévaux étaient tous prodigieusement riches. Les Warlencourt fréquentaient STAGS depuis des siècles et le théâtre était même nommé en leur honneur. D'après les rumeurs, la famille de Lara avait financé la piscine. Ils se comportaient donc comme si l'école leur appartenait, ce qui n'était pas loin de la réalité.

Ils étaient toujours six, trois garçons et trois filles de terminale. Mais beaucoup de lycéens tournaient autour de ce noyau dur, l'idéalisaient et faisaient tout ce qu'il leur demandait dans l'espoir de l'intégrer. Chaque année,

six Médiévaux quittaient le lycée et un nouveau groupe se formait ; les aspirants ne manquaient donc pas. Bon-Dieu la première – elle était prête à donner sa vie pour en faire partie.

Pris séparément, les Médiévaux étaient assez sympas, ils pouvaient se montrer relativement humains. Mais, quand ils étaient en meute, on avait envie de devenir aussi invisible que le cerf d'Aidan. En général, ils me laissaient tranquille, même si, de temps à autre, les filles imitaient mon accent et ricanaient discrètement quand je passais devant elles dans la cour. Dans ces moments-là, j'avais l'impression qu'une pierre glacée me coupait le souffle et je devais attendre d'être hors de leur champ de vision pour me sentir mieux. Mais je m'en tirais à bon compte. Ils avaient d'autres élèves dans le collimateur. Comme Shafeen.

Il était grand, discret, avec un beau visage sérieux et des yeux noirs impénétrables. Les Médiévaux l'appelaient Pendjabi Playboy. Ils l'avaient affublé de ce surnom en toute connaissance de cause : il ne venait pas du Pendjab et il était d'une timidité malade avec les filles, tout le contraire d'un playboy. C'est justement ce qui rendait le sobriquet si drôle à leurs yeux. Il suffisait qu'un surnom leur plaise et les amuse pour qu'ils l'adoptent. Shafeen était une des rares personnes qui m'adressaient la parole. Ayant choisi les mêmes matières, nous parlions un peu de nos cours. Il était sans doute ce qui se rapprochait le

plus d'un ami, mais il appartenait à la maison Honorius, moi à Lightfoot, alors il n'était pas d'un grand secours. Je ne savais pas grand-chose de lui, mais j'ai appris à le connaître. (J'ai découvert que la culpabilité crée des liens solides et, comme lui aussi est un meurtrier, nos rapports sont devenus très particuliers.) On racontait que Shafeen était une sorte de prince indien et on aurait donc pu s'attendre à ce que les Médiévaux l'accueillent dans leur groupe. Mais ils le provoquaient sans relâche. Leur antipathie, comme je l'ai appris plus tard, résultait d'une ancienne querelle qui avait opposé le père de Shafeen et celui d'Henry dans ce même établissement, quelques millions d'années auparavant. Shafeen lui aussi était en pension à STAGS depuis l'âge de huit ans. Il y avait fait toutes ses études élémentaires et son collège, car ses parents vivaient en Inde. Il avait beau connaître leurs codes et parler comme un Médiéval, il n'était pas intégré non plus.

Je me suis souvent demandé pourquoi il avait accepté l'invitation alors qu'il savait ce que les Médiévaux pensaient de lui. Il ne pouvait pas ne pas le savoir, c'était de notoriété publique. Même en classe, il n'était à l'abri de rien. Il y a même eu un cours d'histoire où les choses ont failli dérapier.

Nous étions à la bibliothèque, assis en rangs à nos bureaux individuels, et le doux soleil d'automne traversait les vitraux en bariolant nos redingotes noires d'un patchwork

multicolore. Ce jour-là, nous étudions les croisades, les combats entre chrétiens et musulmans pour prendre Jérusalem, qui avaient débuté en 1095 alors que STAGS existait – tenez-vous bien – depuis quatre siècles déjà.

– Qui peut me parler de la bataille de Hattin ? a demandé Frère Skelton, notre professeur d’histoire jovial et rondouillet. Monsieur de Warlencourt, un de vos ancêtres s’y est battu, si je ne m’abuse ?

Henry a souri. Les Médiévaux prenaient toujours la peine de se montrer charmants envers les Frères.

– C’est exact, Frère Skelton. Il s’agit de Conrad de Warlencourt.

Le professeur jouait avec un bout de craie.

– Vous pourriez peut-être nous présenter la perspective familiale...

– Certainement, a dit Henry en se redressant sur sa chaise.

Je n’ai pas pu m’empêcher de penser qu’avec sa redingote noire et le soleil dans ses mèches blondes, il avait lui-même un look de jeune croisé. (*Henry V*, m’a soufflé mon père avec qui je continuais à jouer aux devinettes dans ma tête, ou à la rigueur *Kingdom of Heaven*.)

– Les forces de Guy de Lusignan affrontèrent celles du sultan Saladin à Hattin, a expliqué Henry. Les soldats chrétiens mouraient déjà de faim et de soif. Cherchant désespérément de l’eau potable, ils furent leurrés jusqu’au lac de Tibériade, où l’armée du sultan leur barra la route. C’était une embuscade.

Son visage déconfit montrait qu'il en souffrait encore. C'est fou, non ? Henry de Warlencourt éprouvait des sentiments pour ce qui était arrivé à son ancêtre des siècles auparavant.

Frère Skelton ne s'en est pas aperçu.

– Et ensuite ? a-t-il joyeusement demandé en lançant la craie.

– Ils nous ont massacrés. L'armée croisée fut complètement anéantie. La troisième croisade est une conséquence directe de cette défaite. Le sultan s'empara de la Sainte Croix et de Jérusalem.

J'ai remarqué son emploi du « nous ». Décidément, Henry prenait tout ça de manière très personnelle.

– Les survivants furent capturés, mais Saladin ne voulut pas s'encombrer de prisonniers. Ses hommes le suppliaient de massacrer les chrétiens. Ils faisaient la queue pour s'en acquitter, les manches déjà retroussées. (Henry poignardait son cahier avec son stylo.) Ils épargnèrent mon ancêtre à la condition qu'il relate la bataille à Richard Cœur de Lion. C'est ce qu'il fit. C'était un crime abject, une atrocité.

Sa voix résonnait dans la vieille bibliothèque.

Un tout petit bruit s'est échappé de Shafeen, assis juste derrière lui. Qu'il a accompagné d'un léger sourire et d'un hochement de tête. J'avais une place idéale pour les observer.

Henry lui a décoché un regard glacial, ses yeux d'autant plus bleus. Friand de bons débats, Frère Skelton était ravi.

– Vous avez quelque chose à ajouter, monsieur Jadeja ?
Shafeen s’est éclairci la gorge.

– Hattin était une boucherie, c’est exact. Mais des atrocités furent commises des deux côtés. « Cœur de Lion », comme vous l’appellez, exécuta de sang-froid trois mille prisonniers musulmans à Saint-Jean-d’Acre. Et ça ne s’est pas passé sur un champ de bataille. Ils étaient sans armes et ligotés.

– Très juste, a reconnu Frère Skelton en pointant sa craie sur Shafeen. Nous reviendrons bientôt sur les événements de Saint-Jean-d’Acre. Mais dans l’immédiat... (il a frappé de la main au tableau noir, sa chevalière cliquetant contre le bois), nous devons rester à Hattin. J’aimerais que vous rédigiez une brève dissertation pour expliquer comment la topographie contribua à la déroute des croisés. Et je vous prie de surveiller votre ponctuation, sans quoi je me verrai dans l’obligation de vous rappeler pour la énième fois que « Hannibal s’est battu, avec des éléphants » n’a pas le même sens que « Hannibal s’est battu avec des éléphants ».

Il a écrit les deux versions sur le tableau noir (pas de tableau blanc à STAGS) en écrabouillant furieusement la virgule avec sa craie.

– Dans le premier exemple, les éléphants sont ses machines de guerre. Dans le second, un grand général carthaginois s’est bagarré contre un troupeau de mastodontes à grandes oreilles.

En temps normal, nous aurions sans doute ri – nous

aimions bien Frère Skelton – mais, ce jour-là, l’ambiance était trop tendue.

Le professeur nous a tourné le dos pour effacer ses deux phrases du tableau et les remplacer par un croquis des cornes de Hattin. Bondissant sur l’occasion, Cookson s’est penché sur Shafeen.

– J’imagine qu’un de tes ancêtres s’est aussi battu à Hattin, Pendjabi Playboy, lui a-t-il soufflé du coin des lèvres. À dos de chameau !

Bon, je ne connaissais pas la religion de Shafeen, ni même s’il en avait une, mais Cookson s’était basé sur sa couleur de peau pour le balancer du côté de Saladin et des « infidèles ». Le message était clair : le blanc des jeunes chrétiens contre le brun des musulmans.

Shafeen n’a même pas daigné regarder Cookson. Il gri-bouillait une croix noire sur ses feuilles à carreaux et la coloriait en appuyant si fort que ses doigts pâlissaient. Je me suis surprise à penser, complètement hors de propos, que ses cils semblaient interminables à la lueur des vitraux. Il lui a répondu d’une voix tout à fait audible :

– Tu devrais peut-être suivre les cours de géographie aussi attentivement que ceux d’histoire. Le Pendjab est à mille lieues de Jérusalem. Tout comme le Rajasthan, dont je suis originaire.

J’étais scotchée. Je ne l’avais jamais entendu enchaîner plus de trois mots d’affilée, ni s’exprimer avec autant d’autorité et d’aisance. Il ne semblait pas avoir peur d’eux, pas du tout.

Frère Skelton s'est retourné, Cookson s'est replié. Il s'était fait rabattre le caquet et, manifestement, ça ne lui plaisait pas.

– Petite merde, a-t-il marmonné dans sa barbe.

– Pas si petite, a murmuré Piers. C'est une longue merde marron.

– Comme celle qu'on pose après avoir mangé un *vindaloo*, a renchéri Cookson. Longue, marron et qui pue le curry.

Piers a ricané.

– On va lui régler son compte.

Cookson a basculé dans sa chaise et s'est étiré à outrance avant d'ajouter :

– Y en a plus pour longtemps.

Leurs voix étaient chargées d'un tel venin qu'une angoisse sourde m'a envahie. J'ai essayé de sourire à Shafeen, mais je n'ai pas pu croiser son regard : il fixait sans les voir les bonshommes bâton dessinés au tableau par Frère Skelton pour représenter les croisés morts. Je savais qu'il avait tout entendu. Je me suis tournée vers Henry. Tête blonde penchée, il copiait minutieusement le diagramme dans son cahier. Il ne participait jamais à ces échanges d'insultes. Il lui avait suffi de regarder Shafeen pour que ses chiens attaquent. À l'époque, je croyais qu'il était le meilleur d'entre eux ; j'ai compris plus tard qu'il était le pire.

3

Les Médiévaux n'étaient pas ouvertement racistes ; rien d'aussi simple.

Il faut même reconnaître qu'ils traitaient les gens de manière relativement équitable, car ils raillaient sans distinction tous ceux qui n'entraient pas dans leur moule. Leur autre cible privilégiée était « Carphone Chanel ».

Comme moi, Chanel était nouvelle à STAGS. J'avais essayé de sympathiser avec elle, mais elle avait peur de se torpiller en s'associant à quelqu'un de mon acabit. Elle était trop faible pour s'allier à un autre outsider. Depuis, nous sommes devenus amis : Shafeen, Nel et moi – les trois meurtriers. (Je me demande s'il existe un nom pour un tel trio.)

Nel avait des ongles manucurés, dix parfaites demilunes blanches, des extensions de cheveux caramel et un bronzage idéal. Mais, sous tout ce vernis, c'était une fille bien. Le jour de la rentrée, son père l'avait déposée dans

sa Rolls-Royce dorée, et elle avait été plus gênée que moi dans la vieille Mini de papa. Car si ma famille n'a pas d'argent, j'ai appris avec Nel qu'il est encore plus mal vu d'avoir la mauvaise sorte d'argent, à STAGS. «Ma mère m'a appelée Chanel parce qu'elle trouvait que ça faisait classe, m'a-t-elle dit un jour de sa voix exercée à ne pas trahir ses origines du Cheshire. Elle est complètement à côté de la plaque.»

Je comprenais ce qu'elle voulait dire. «Faire classe» était superflu pour nos camarades. La notion de classe était innée, infusée au plus profond d'eux depuis des siècles. Où aller en vacances. Quel genre de bottes porter. Comment incliner son assiette à soupe (remplie aux deux tiers s'il vous plaît) au dîner. Mais il n'était pas nécessaire d'avoir des vêtements flambant neufs. C'était le problème de Chanel – elle était flambant neuve. Un chemisier au col élimé ou avec quelques boutons en moins restait admissible, à condition qu'il provienne du grand couturier d'une boutique huppée de St James's Street, à Londres. Si Chanel achetait le même chemisier, tout neuf, elle ratait encore son coup. Elle en faisait toujours trop – les Médiévaux la prenaient toujours de haut.

Le père de Chanel avait fait fortune dans la téléphonie. Il n'avait aucun lien avec la société Carphone mais, aux yeux des Médiévaux, ça avait aussi peu d'importance que le fait que le Pendjabi Playboy ne soit pas originaire du Pendjab. Ils aimaient les allitérations, Carphone fonctionnait bien avec Chanel, et ça lui était resté, même si,

deux jours après la rentrée, elle avait demandé à se faire appeler Nel. En réalité, son père avait conçu le Saros 7S – mi-tablette, mi-téléphone – que le monde entier avait décidé d’acheter. Si ça se trouve, Chanel était plus riche que les Médiévaux, vivait dans un véritable palais dans le Cheshire, avec piscine et salle de projection privée, mais c’est la provenance de sa richesse qui la rendait indésirable. Car l’une des différences majeures entre STAGS et le Reste Du Monde, c’est qu’à STAGS, il n’y avait pas de portables.

Je ne veux pas dire que l’établissement interdisait les téléphones, ce n’était pas le cas. Les collégiens les utilisaient quand ils y étaient autorisés – les week-ends et en soirée. Mais, au niveau du lycée, se passer de portable était devenu un étrange point d’honneur. À eux six, les Médiévaux avaient réussi à porter un contrecoup aux réseaux sociaux. YouTube, Snapchat et Instagram étaient considérés comme « sauvages ». Les selfies étaient sauvages. Twitter était sauvage. Facebook était sauvage. Les jeux vidéo étaient sauvages. Ils prenaient le contre-pied de la cyber-révolution. Ils paradaient en lisant des livres. (Les livres étaient médiévaux. Kindle était sauvage.) Internet n’était acceptable qu’en bibliothèque et en salle informatique, exclusivement à des fins de recherche, pas pour naviguer sur les réseaux sociaux. (J’ai entendu dire qu’un lycéen de première avait été renvoyé parce qu’il allait surfer la nuit sur des sites pornos à la bibliothèque.

Fallait vraiment qu'il soit désespéré.) Lors de très rares occasions, les Médiévaux regardaient la télé dans le salon des terminales, mais chaque fois que je passais devant, ils suivaient *University Challenge* et jouaient à qui trouverait les bonnes réponses.

On aurait pu s'attendre à une rébellion, mais non. Tout le monde acceptait de vivre dans un univers sans téléphone, parce que les Médiévaux en avaient décidé ainsi. Ce qui donne une idée de leur pouvoir et de l'influence de leur petit culte. Tout le monde voulait leur ressembler. Même moi. Face à une telle pression sociale, j'avais laissé mon portable se décharger dans un tiroir. Aucune envie de me faire remarquer. Sans contact avec mes anciens amis, je me sentais encore plus isolée. Les week-ends, j'appelais mon père du téléphone fixe que partageaient toutes les filles de mon étage, mais il y avait toujours une queue impatiente, Bon-Dieu et ses copines, et je ne pouvais pas lui dire un quart de ce que j'avais envie de lui dire. Et puis il était tellement passionné par le tournage de son documentaire dans des grottes pleines de crottes de chauves-souris au Chili que je n'avais pas le cœur à partager mes problèmes avec lui. Je savais que si je lui confiais à quel point j'étais malheureuse, il reviendrait.

Outre mon père, c'étaient les films qui me manquaient le plus. Je m'étais imaginé que, même si je détestais STAGS, je pourrais toujours suivre les cours dans la journée puis m'isoler le soir et regarder des films sur mon portable. Mais c'était impossible ; enfin, j'aurais pu,

mais, bizarrement, je voulais me fondre dans la masse – je n’avais pas envie de passer pour une Sauvage.

Bien sûr, je savais que cette histoire de téléphone était une façade, une grosse mascarade, tout comme ce culte des Médiévaux. Mais pour Henry et ses potes, c’était un autre moyen de prouver qu’ils régnaient sur le lycée, qu’ils pouvaient dicter leur volonté. Ils auraient pu décréter n’importe quoi – genre, tout le monde doit marcher à cloche-pied le mercredi – et ça aurait été suivi. Mais ce qui était vraiment habile avec l’interdiction des portables, c’est qu’elle s’intégrait parfaitement à la philosophie de l’établissement, à la vertu de la différence. C’est peut-être pour ça que les profs faisaient de la lèche aux Médiévaux. Au lieu de passer des heures devant des écrans, les élèves lisaient, faisaient du sport, du théâtre, de la musique, chantaient dans la chorale et tout et tout. Ils écrivaient tous des tonnes de trucs, avec de vrais stylos sur du vrai papier. Les textos étaient sauvages ; les lettres et notes étaient médiévales. À STAGS, les petits billets voletaient comme des feuilles d’automne. Rédigés à la plume avec de l’encre véritable, ils variaient de cartes estampées des armoiries familiales à des cartons d’invitation blanc crème aussi épais que des carreaux de salle de bains. Et c’est comme ça que tout a commencé, avec l’Invitation.

Je l’ai reçue juste avant les vacances d’automne. Bon-Dieu et moi étions dans notre chambre, prêtes à aller au lit. Ah ! On arrive maintenant à l’unique moment de

mon petit scénario où elle a daigné m'adresser la parole. Elle était présente quand l'enveloppe a silencieusement glissé sous la porte. Je ne l'avais même pas remarquée, mais ma camarade a bondi dessus, tout excitée, comme si elle l'attendait. J'étais en train de me brosser les cheveux devant la glace et je l'ai vue lire le nom et s'effondrer. « C'est pour toi », m'a-t-elle dit en me tendant la lettre à contrecœur. Elle n'arrivait pas à y croire.

C'était un carré parfait, une enveloppe en papier ivoire cartonné. Les quatre côtés étaient repliés et scellés – je ne plaisante pas – avec de la cire aussi rouge que les collants de notre uniforme. Le cachet était estampé d'une paire de bois de cerf miniature. *Robin des Bois, prince des voleurs*, ai-je tout de suite pensé.

Bon-Dieu me tournait autour. J'ai rompu le sceau, comme je l'avais vu faire au cinéma. L'épais carton d'invitation ne contenait que quelques mots. Les lettres, centrées, légèrement brillantes, étaient tracées en relief, à l'encre noire.

Chasse, tir et pêche

J'ai levé la tête.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Tourne-le, m'a exhortée Bon-Dieu.

Je lui ai obéi. Inscrit au verso, en belles lettres italiques :

*Vous êtes conviée à Longcross Hall dans le Cumberland
pour les vacances d'automne*

*Un chauffeur vous attendra à STAGS
vendredi à 17 heures.*

Réponse souhaitée

– À qui faut-il répondre ? lui ai-je demandé en retournant la carte. Il n'y a pas d'expéditeur.

– Parce que tout le monde sait qui les envoie, m'a-t-elle répondu avec un reliquat de mépris. C'est Henry.

Comme je l'ai déjà dit, il y avait un seul Henry à STAGS. J'aurais dû m'en douter. Les caractères noirs en relief dansaient devant mes yeux. *Chasse, tir et pêche*. Ça ressemblait à une plaisanterie, un parti politique ou une enseigne de magasin.

– T'es sûre ?

– Oui. C'est sa propriété, Longcross. Sale veinarde. C'est ta chance de devenir une Médiévale.

Je me suis assise lourdement sur le lit et j'ai plissé les yeux.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Bon-Dieu était tellement excitée qu'elle s'est abaissée à s'asseoir à côté de moi.

– Henry de Warlencourt invite toujours des élèves de première chez lui aux vacances d'automne, pour la saison de la chasse. Si t'es douée et si ta personnalité lui plaît, à la

rentrée prochaine, en terminale, tu pourrais faire partie des Médiévaux.

En dépit de la nouveauté d'avoir une vraie conversation avec ma camarade de chambre, je suis restée silencieuse. Il me fallait digérer tout ça.

– Tu vas y aller bien sûr, m'a-t-elle encouragée. Il paraît que c'est génial à Longcross. La classe totale.

Pour une fois que j'étais en position de pouvoir, je l'ai joué blasée. Je n'avais pas l'intention de lui confier mes secrets. Si Bon-Dieu voulait mieux me connaître, elle n'avait qu'à se montrer un peu plus aimable. En même temps, j'avais besoin de renseignements. Je me suis radoucie. « Un voiturier ? », ai-je dit à voix haute. Connaissant les Médiévaux, je me suis demandé si je devais m'attendre à voir un carrosse à huit chevaux s'avancer au trot, s'ébrouant dans l'allée.

– Henry envoie les voitures du domaine, m'a expliqué Bon-Dieu. Ses gardes-chasse te conduiront à Longcross.

La jalousie se lisait sur son visage. Si j'avais pu rentrer chez moi pour ce long week-end, je n'aurais jamais accepté. Mais c'était impossible. Mon père était en Amérique du Sud et j'étais censée aller à Leeds, chez ma tante Karen. Je précise que je n'ai rien contre ma tante Karen, ni contre Leeds du reste, mais mes cousins sont des petits jumeaux insupportables. C'est d'ailleurs pour ça que je ne voulais pas vivre chez elle et que je m'étais retrouvée à STAGS.

Donc, bien que je n'aie jamais chassé, manié une arme à feu ou pêché, j'ai sérieusement envisagé d'accepter l'Invitation.

J'étais peut-être intelligente dans mes études, mais d'une bêtise monumentale quand il s'agissait de comprendre ce qui se tramait. Et je ne peux pas dire qu'on ne m'avait pas prévenue. Gemma Delaney avait été très claire. À STAGS depuis trois ans, elle était issue du même lycée que moi, Bewley Park, où elle était toujours citée en exemple. Sa photo était affichée dans le foyer, à côté du présentoir peu fourni de nos exploits. (Sacré contraste avec l'atrium médiéval de STAGS, où l'on voyait à peine les boiseries derrière une montagne de trophées en argent.) Gemma était venue dans notre ancien lycée un an plus tôt pour nous présenter STAGS et nous encourager à demander une bourse. J'avais failli ne pas la reconnaître. Je me souvenais d'une fille aux cheveux teints – racines brunes et pointes couleur paille – avec un fort accent de Manchester. Lors de son intervention à Bewley Park, elle avait une longue chevelure blond-miel, un uniforme de STAGS impeccable et un accent de la haute. Une Médiévale, quoi, mais je ne le savais pas encore.

C'est une fille transformée qui m'a agrippé le bras devant la chapelle de STAGS à la sortie de la messe. Elle avait le visage d'une pâleur osseuse, les cheveux ternes, les yeux hagards. «N'y va pas», m'a-t-elle suppliée, laissant transparaître son accent du Nord.

J'ai tout de suite su de quoi elle parlait. L'Invitation. Le week-end de *chasse, tir et pêche*. Comment était-elle déjà au courant ?

– Pourquoi ?

– N'y va pas, un point c'est tout, m'a-t-elle dit d'un ton sans appel.

Elle s'est faufilée devant moi et perdue dans la foule. Je suis restée un moment plantée au milieu des élèves, pensive. Mais je n'ai pas pris la mesure de ce qu'elle m'avait dit. L'impression de malaise a disparu avec elle.

La vérité, c'est qu'après des semaines à être ignorée, rabaisée et exclue, j'étais flattée d'être désirée et invitée par les Médiévaux. La veille, en traversant le grand hall, j'avais rencontré Henry en personne et, lui aussi, m'avait touché le bras et adressé la parole, pour la toute première fois.

– Je compte sur toââ ce week-end, n'est-ce pââs ? m'avait-il demandé avec insistance et un accent pointu. Ça sera trèsè distayant.

– Trèsè distayant, comment ? lui avais-je répondu avec mon propre accent.

Il avait souri, et je m'étais sentie toute retournée.

– Tu verras.

J'avais regardé la main qui serrait ma manche – longs doigts, ongles soignés et une chevalière en or. Il la portait au petit doigt, une chevalière avec deux bois de cerf miniatures gravés.